

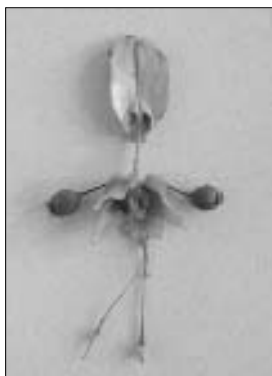
Au nom de la science

Pablo Servigne

Par son effort d'objectivité, la science a largement fait ses preuves, autant en théorie (ex. : gravitation, immunologie) qu'en pratique (ex. : satellites, vaccins). Elle a ainsi acquis une grande crédibilité, à tel point que « scientifique » est – parfois abusivement – synonyme de « vrai ». Il est évidemment légitime de se référer par exemple aux acquis scientifiques en matière d'immunologie avant de prendre des décisions concernant la santé publique. Mais il n'est pas rare que les politiciens, ou les chercheurs eux-mêmes, utilisent la crédibilité scientifique au-delà du champ de validité de chaque science pour justifier une idéologie politique. Je m'intéresserai donc à ce cas particulier de l'utilisation abusive, illégitime, de l'étiquette « scientifique » pour justifier des choix politiques.

Une remarque préalable : dans l'usage commun, le mot « idéologie » est souvent péjoratif, évoquant soit une utopie irréalisable et dogmatique soit un mensonge à soi-même autour duquel s'élabore un système d'idées. J'utiliserai au contraire la définition plus générale, indépendante de tout jugement de valeur : ensemble d'idées propre à un groupe, une époque ou une société. Incluse dans l'idéologie ainsi définie, la théorie scientifique est bien un système de pensée, mais créée et utilisée par les scientifiques comme outil conceptuel

pour décrire la nature. Cette structure, reconnue par la communauté scientifique, peut acquérir une grande fiabilité lors de sa confrontation à la réalité. Le sens commun lui accorde alors une connotation positive, signe de crédibilité, et l'associe même à la notion de neutralité politique, association que nous aurons à contester par la suite. En bref, dans un contexte donné, la théorie est plus ou moins influencée par l'idéologie ambiante. Inversement, la théorie scientifique peut servir à légitimer telle ou telle idéologie particulière. Nous illustrerons ces liens à travers quatre exemples empruntés à la biologie.



L'affaire Lyssenko

Trophim Denissovitch Lyssenko (1898-1976), botaniste, généticien et agronome soviétique, a acquis une certaine notoriété en proposant une nouvelle méthode de production de blé. Adoptée par le parti, celle-ci a été appliquée à de nombreuses fermes collectives, avec plus ou moins de succès. Par la suite, et fort de sa notoriété, Lyssenko prend également position contre les théories scientifiques de son époque, les mécanismes de l'hérédité et de l'évolution. Il rejette la notion de compétition intra-spécifique qui, selon lui, justifie la société capitaliste et ses inégalités sociales : la mort d'individus par manque d'espace ne serait donc pas due à la survie des plus robustes, mais au sacrifice de certains individus pour le bien de leur propre espèce ; le progrès de l'évolution proviendrait donc nécessairement de l'effort des individus, effort dont le fruit

serait transmis à la descendance, une espèce pouvant se transformer en une autre pour répondre aux exigences du milieu. Lyssenko juge également que la génétique mendélienne reflète les intérêts de la société capitaliste.

Staline, enthousiasmé, déclare la génétique science bourgeoise et l'interdit. Tous les laboratoires « mendéliens » sont donc démontés, les généticiens qui résistent sont déclarés traîtres au régime, limogés, emprisonnés ou exécutés, les revues de génétique démantelées et les colloques annulés. Pour rester biologiste en URSS, il fallait accepter la théorie de Lyssenko. Certains la défendirent avec ferveur et tentèrent même de la démontrer en manipulant leurs résultats. D'autres l'appliquèrent à l'agriculture et à la sylviculture – avec des rendements catastrophiques. À la mort de Staline, la position de Lyssenko faiblit mais, malgré une opposition grandissante, il parvint encore à s'imposer jusqu'à la destitution de Krouchtchev, en 1964, où il perd l'appui du parti, puis est démis de ses fonctions en 1965.¹

En un mot, si la théorie de Lyssenko

1. Tout ce paragraphe est inspiré par le cours de Jacques van Helden, *Enjeux économiques et sociaux de la biologie*, Université libre de Bruxelles, 2003.

n'a bénéficié d'aucun argument expérimental valable (autorité de compétence), elle a reçu l'aval du pouvoir et s'est imposée par la force (autorité de domination). Le pouvoir totalitaire lui a permis de se maintenir pendant vingt-cinq ans avec une fausse étiquette de « scientifique ».

Le darwinisme social

La théorie de la sélection naturelle de Darwin a été une révolution scientifique et intellectuelle majeure de la fin du XIX^e siècle. Comme le nouveau paradigme darwinien correspondait à un idéal bourgeois de liberté individuelle, il a séduit son temps et s'est vite répandu dans les milieux intellectuels de l'époque victorienne. C'est chez Herbert Spencer que la théorie trouva un écho retentissant : ce dernier y vit la justification scientifique de l'idéologie dont il avait défini les postulats fondamentaux dans son ouvrage *Social statics*, paru presque dix ans avant que Darwin publie *De l'origine des espèces*. Ainsi naquit le « darwinisme social » (ou « spencérisme social » comme l'appelle Stephen Jay Gould²) qui, fort de son étiquette scientifique, inscrivit dans l'ordre naturel les inégalités sociales et la domination d'un groupe humain sur un autre, et prit la compétition comme moteur de la société.

Outre la justification de sa domination, la bourgeoisie y vit surtout une incitation à la compétition et au progrès. En fait, loin d'être progressiste, le darwinisme social est venu appuyer le pouvoir conservateur puisque, selon lui,

« toutes les tentatives de réformes sociales visaient seulement à remédier à l'irréremédiable, qu'elles interféraient

a v e c

la sagesse de la nature et qu'elles ne pouvaient conduire qu'à la dégénérescence ». (Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American thought*, 1944, cité par Gould).

Le « spencérisme social » considère comme légitime d'opérer une analogie entre les mécanismes du changement agissant dans les systèmes biologiques et ceux agissant dans les systèmes sociaux. La survie du plus apte, par exemple, devient un moyen de purification, et l'homéostasie du corps est comparée à la stabilité de la société. Le point de rupture entre science et idéologie se situe ici, au passage de la biologie à la société humaine, passage que Darwin lui-même récusait.³ Pour reprendre les mots de Gould,

« bien que le darwinisme explique un grand nombre de caractères morphologiques et comportementaux d'*Homo sapiens*, on ne peut faire de la sélection naturelle le facteur déterminant des changements intervenus dans les sociétés et les cultures humaines depuis l'invention de l'agriculture, ne serait-ce que parce que la durée de 10 000 ans est bien trop courte pour donner lieu à une évolution biologique générale ».

L'eugénisme

L'idée de pureté de la race est très ancienne, mais c'est le psychologue-météorologue-géographe-statisticien Francis Galton qui crée le mot eugénisme en 1883. Pour lui, la société influe négativement sur l'évolution humaine :

i l

2. S. J. Gould, *les Pierres truquées de Marrakech*, Odile Jacob, 2002.

3. Charles Darwin, *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Reinwald,

s'effrayait que l'aide sociale aux plus démunis favorise leur multiplication, ce qui ne pouvait que dégrader la race et constituer, à long terme, une menace pour la société occidentale dans sa compétition avec les autres nations. Ignorant les travaux de Mendel, Galton s'est inspiré de la théorie de la sélection naturelle, de son cousin Charles Darwin, pour améliorer la race par une « sélection artificielle ». Darwin, bien qu'influencé par les écrits de Malthus, a cependant refusé explicitement la paternité de l'eugénisme en 1871.

D'un « interventionnisme besogneux » (Michel Veuille), l'eugénisme encourage la natalité des couches aisées par des aides, les recherches en matière de contraception et d'insémination artificielle, la stérilisation des malades mentaux, le génocide, etc. Les partisans de cette idéologie se plaisent à distinguer l'eugénisme « positif », qui favoriserait les individus supérieurs, de l'eugénisme « négatif », qui empêcherait les faibles de se reproduire.

Aujourd'hui, loin de l'eugénisme totalitaire des années 40, les progrès en génétique et en médecine permettent un eugénisme discret et individuel : certaines maladies génétiques graves

sont éliminées avant la naissance, après discussion entre le couple concerné et les médecins. Et si la génétique mendélienne a provoqué un sursaut de vigueur chez les partisans de l'eugénisme – le généticien Jean Rostand (1894-1977), par exemple, était favorable à un eugénisme « solidement fondé sur la science de l'hérédité » pour « l'anoblissement de l'espèce tout entière » –, ironiquement, la génétique et la théorie synthétique de l'évolution ont surtout fait perdre toute crédibilité scientifique à la notion de race.⁴

La sociobiologie

En 1975, la publication par Edward O. Wilson de *Sociobiology, the new synthesis*⁵ marque la naissance de cette théorie. Cette synthèse rassemble toutes les connaissances sur les sociétés animales, de la bactérie aux mammifères en passant par les insectes sociaux. Au carrefour de la biologie des populations, la génétique, l'éthologie, la biogéographie et la théorie synthétique de l'évolution, elle tente d'expliquer l'apparition de la socialité dans le règne animal.

La sociobiologie considère que l'« égoïsme animal »⁶ est un « égoïsme génétique » (transmission du patrimoine génétique) et que la base d'une société est l'altruisme. L'idée principale est donc d'expliquer l'apparition de cet altruisme par le degré d'apparentement génétique : A aide B parce qu'ils partagent un patrimoine génétique commun. Ainsi, cet acte d'altruisme, qui favorisera la survie de B, favorisera dans la foulée la survie d'une partie du patrimoine génétique de A, à condition que, pour A, le coût de l'aide soit inférieur au gain

4. S. J. Gould, *La Mal-mesure de l'homme*, Odile Jacob, 1997.

5. Belknap Press. L'édition française est aujourd'hui introuvable : E.O. Wilson, *La Sociobiologie*, Paris, Éditions du Rocher, 1987.

6. Malgré leur forte connotation morale, les mots « égoïsme » et « altruisme » sont utilisés par la communauté scientifique pour décrire les comportements animaux. La polémique autour de la sociobiologie s'est nourrie de cette confusion. Le mot « altruisme » désigne en science un comportement d'aide d'un individu envers un autre. Lorsque cette aide est réciproque, les scientifiques parlent de coopération ou de mutualisme.

7. W. D. Hamilton, *The genetical theory of*

de survie de B, sinon, l'altruisme n'est pas évolutivement stable. L'apparent « altruisme » de A n'est en fait rien d'autre qu'un « égoïsme » génétique. Ce cadre théorique, inventé par William Hamilton en 1964⁷ et généralisé par Wilson, s'appliquait très bien aux hyménoptères sociaux (abeilles, fourmis et guêpes). Il a permis de résoudre ce qui était un casse-tête pour Darwin : pourquoi les ouvrières fourmis, stériles, aident leurs sœurs à transmettre leurs gènes, et pourquoi ce comportement totalement altruiste est évolutivement avantageux.

La synthèse sociobiologique a considéré sous cet angle toutes les sociétés animales et, par extrapolation, tous les êtres vivants. Comme dans le cas du spencérisme social, les problèmes sont apparus avec l'application à la société humaine : le dernier chapitre de la synthèse « Man : from sociology to biology » fut le point de départ d'une intense polémique. Si la théorie fut bien accueillie dans le milieu scientifique, en revanche elle entraîna, dans les années 1970 et 80, un grand débat sur l'opposition inné/acquis et nature/culture.⁸

En fait, la sociobiologie n'a pas de rapport explicite avec les conceptions racistes : on n'y trouve aucune référence à des « races supérieures ». Mais en abordant les « lois de la nature humaine », elle est venue conforter les thèses racistes par effet de voisinage. Elle considère les guerres et la xénophobie comme l'expression des gènes et conforte l'idée de hiérarchie au sein des familles, ainsi que le sexisme.

« Les adultes, dit Wilson, sont dominants sur les juvéniles, et les mâles sont généralement dominants sur les femelles. »⁹

Certains y virent enfin la justification scientifique du patriarcat, du sexisme, des inégalités sociales, du déterminisme des « castes » humaines, de la xénophobie et de l'agressivité.

« En quatre ans, souligne Michel Veuille, la sociobiologie passait du statut de science respectable au rôle de gri-gri agité par l'extrême droite. »¹⁰

De l'autre côté, les réactions furent virulentes. Pour Murray Bookchin, les arguments de Wilson sont non seulement « crétins », mais « idéologiquement insidieux ». La sociobiologie « n'est pas une discipline mais un mouvement, et un mouvement d'une grossièreté tout aussi offensante que le darwinisme social ». ¹¹ Pour le groupe de réflexion Science for the people, la sociobiologie, politiquement dangereuse, n'était pas scientifiquement prouvée. Ce groupe, dont faisaient partie les collègues de Wilson, Richard Lewontin et Stephen Jay Gould, respectivement généticien et paléontologue de Harvard, avait pour objectif de lier la biologie et l'activisme socialiste et se positionnait radicalement contre tout déterminisme biologique chez les humains.

« Toute tentative de donner des bases biologiques à des comportements sociaux, écrivaient-ils, donnait une justification génétique au statu quo

8. Je renverrai ici le lecteur aux excellents ouvrages : M. Sahlins, Critique de la sociobiologie, aspects anthropologiques, Gallimard, 1980; P. Tort, (dir.), Misère de la sociobiologie, PUF, 1985; P. Jaisson, la Fourmi et le sociobiologiste, Odile Jacob, Paris, 1993.

9. E.O. Wilson, Sociobiology, the new synthesis, Belknap Press, 1975.

10. M. Veuille, la Sociobiologie, « Que sais-je? », PUF, 1986.

11. M. Bookchin, Sociobiologie ou écologie sociale, Ateliers de création libertaire, 1983.

12. E.O. Wilson, Science and ideology, Academic Questions, vol.8, n° 3, 73-81, 1995.

et à l'existence de privilèges de classes, races ou sexe. Historiquement, les puissantes nations ou groupes dominants ont tiré profit des produits de la communauté scientifique pour le maintien et l'extension de leur pouvoir... Ces théories donnèrent une base importante à la mise en place des lois de stérilisation et d'immigration aux États-Unis entre 1910 et 1930 et également aux politiques eugénistes qui ont mené aux chambres à gaz de l'Allemagne nazie. »¹²

La sociobiologie arriva en France en 1979-1980 par la Nouvelle Droite, petit groupe d'intellectuels qui voulaient redonner vigueur à l'extrême droite en s'appuyant non plus sur les valeurs traditionnelles catholiques de la France, mais sur la science moderne. Ils virent d'un bon œil l'apparition outre-atlantique de la théorie sociobiologique et s'en emparèrent. À travers la maison d'édition Copernic, les groupes de réflexion (GRECE, club de l'Horloge), la revue la Nouvelle École, des livres¹³ et dans les colonnes du Figaro Magazine, ils défendaient le planning familial organisé, la stérilisation des tarés, les inséminations artificielles programmées, proclamaient le « droit à la différence » et confortaient une vieille idée :

« La nature humaine a besoin de hiérarchie. »¹⁴

À tel point qu'en France, la sociobiologie fut considérée non plus

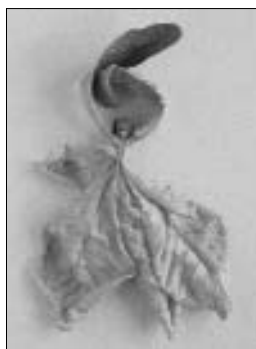
13. Y. Christen, *l'Heure de la sociobiologie*, Albin Michel, 1979.

14. Ouvrage collectif du club de l'Horloge, *la Politique du vivant*, Albin Michel, 1979.

15. J.-Y. Gautier, *Socio-écologie. L'Animal social et son univers*, Privat, Toulouse, 1982.

16. R. Axelrod, *The Evolution of Cooperation*, Basic Books, 1984. Traduit en français sous le titre *Donnant donnant, Théorie du comportement coopératif*, Odile Jacob, 1992. Et réédité en 1996 sous le titre *Comment réussir dans un monde d'égoïstes*, Odile Jacob.

17. Pourquoi pas « écologue social » dans mon cas, en référence à Murray Bookchin ?



comme une science, mais comme une idéologie malsaine, synonyme de déterminisme biologique des hiérarchies humaines.

Aujourd'hui que la polémique s'est refroidie, la théorie sociobiologique reste présente dans le milieu scientifique, et s'est même largement imposée parmi les éthologistes. Le paradigme du gène égoïste a influencé nombre de travaux, mais ses limites sont vite apparues, et d'autres théories complémentaires ont vu le jour pour expliquer les observations sur les sociétés animales. Sans les détailler, nous citerons la socio-écologie¹⁵, qui prend l'environnement comme principal facteur d'apparition de la socialité, et la théorie de la coopération¹⁶ du professeur de sciences politiques Robert Axelrod, qui a exploré, grâce à la théorie des jeux, les conditions dans lesquelles des agents fondamentalement égoïstes sont amenés à coopérer spontanément.

L'enjeu des mots

Mon activité principale étant l'étude des fourmis, je m'attarderai ici sur ce qui me semble être un enjeu important. Pour les scientifiques, le mot « sociobiologiste » désigne celui qui utilise la théorie de Hamilton dans ses travaux, ou plus généralement celui qui étudie

les sociétés animales, sans que cela pose problème. Par contre, hors du laboratoire, et surtout dans le milieu militant, le mot est lourd à porter!

Les mots « sociobiologie » et « darwinisme », par exemple, ont été largement utilisés dans le champ politique, et de ce fait, ont perdu toute crédibilité scientifique auprès du grand public. Que faire lorsque le sens d'un mot est détourné? Inventer de nouveaux mots¹⁷, comme les anarcho-capitalistes, nommés « libertariens » au lieu de « libertaires »? Se réapproprier les anciens mots, au risque d'une grande confusion? « Sociobiologie » est tellement connoté politiquement qu'il serait peut-être plus facile d'inventer un terme vierge à l'usage des scientifiques... Mais, au fond, pourrait-on vraiment nommer l'étude des sociétés animales sans connotations politiques? La question est provocante pour mes collègues scientifiques qui se disent « non-engagés », mais qui nomment habituellement les « castes » de fourmis, « reine », « ouvrière » et « soldat »...

Unifier à tout prix

Revenons au contexte dans lequel la sociobiologie est née. Originaire d'Alabama, Wilson a fait ses études dans une école militaire; loin de tout engagement politique, il passait le plus clair de son temps dans la nature à observer les animaux.¹⁸ Naturaliste hors pair et spécialiste des fourmis, il s'est engouffré dans une fructueuse carrière universitaire à Harvard. En plus de publier des centaines d'articles scientifiques, il poursuit, depuis l'âge de 18 ans, le rêve d'une théorie synthétique qui unifierait toutes les connaissances.¹⁹ Sa première synthèse est un ouvrage de référence sur les insectes sociaux.²⁰ Quatre ans après, il étend son étude à tous les animaux sociaux et structure sa théorie en publiant *Sociobiology*. Depuis, son

domaine de réflexion n'a cessé de s'élargir jusqu'à toucher la philosophie ou les arts. Il a même entrepris une histoire sélective des cultures (et donc des humains appartenant à telle ou telle culture)²¹. Il me semble évident que vouloir unifier tous les savoirs en l'espace d'une vie mène facilement à des raccourcis discutables. Mais le principal problème de ce genre de généralisations **a t i o n s** est qu'elles sont bien perçues à la fois par la communauté scientifique et par le grand public. Comme la sociobiologie de Wilson était très plausible et qu'elle comblait un vide théorique, elle s'est imposée là où aucun consensus n'était possible. Appliquée non seulement aux fourmis, mais à tous les êtres vivants, son succès est d'avoir proposé un point de vue à partir duquel tout pouvait apparemment « devenir objet de science » de manière très économique (il en est de même pour le darwinisme). L'effet est alors explosif: les scientifiques y voient une source inépuisable de publications et n'importe qui utilise l'idée pour l'appliquer à son cas personnel, ou à la nature humaine. Tout contrôle scientifique disparu, la théorie se retrouve éparpillée dans la société et devient dangereuse.

Certes, le désir d'unification est excitant intellectuellement par son caractère heuristique, mais il devient risqué dès qu'il transforme des analogies en lois et des lois en oppression.

18. E. O. Wilson, *Naturaliste*, Bartillat, 2000.

19. Il le raconte dans son livre *l'Unicité du savoir*, Robert Laffont, 2000.

20. E. O. Wilson, *The insect societies*, Belknap Press, 1971.

21. C.J. Lumsden & E. O. Wilson, *le Feu de Prométhée*, Réflexions sur l'origine de l'esprit, Mazarine, Paris, 1984.

22. Wilson fait toujours référence aux marxistes pour désigner les opposants à la sociobiologie. Mais d'autres courants de pensée se sont opposés à cette théorie.

23. E. O. Wilson, *Naturaliste*, Bartillat, 2000.

24. E. O. Wilson, *Science and ideology*, *Academic Questions*, vol. 8, n° 3, 73-81, 1995. Dans cet article, Wilson se qualifie de « political naïf ».

N'y a-t-il pas un risque à vouloir à tout prix unifier la complexité du monde vivant (et du comportement animal)? Par ailleurs, ne devrait-on pas plutôt considérer l'éthologie et l'étude des sociétés animales comme des sciences sociales et prendre les mêmes précautions?

La neutralité

Wilson ne connaissait du marxisme que le mot.²² Il raconte qu'à la publication de sa théorie, il fut très surpris par la réaction de ses collègues, pourtant très proches.²³ John Maynard Smith, biologiste évolutionniste et collègue britannique de Wilson, est tout aussi étonné :

« C'était absolument évident pour moi – et je ne peux pas croire que Wilson ne l'ait pas su – que [le dernier chapitre] allait provoquer une grande hostilité de la part des marxistes américains, et des marxistes en général [...]. Wilson n'était pas préparé, peut-être parce qu'il est américain et non européen. »²⁴

Le tort de Wilson a été de penser que sa théorie restait, comme lui-même, enfermée dans le monde de la science. Il ne comprenait pas pourquoi des gens se réclamant du marxisme le traitaient d'idéologue! C'était ne pas se rendre compte que son éducation et son environnement exerçaient sur lui une influence idéologique silencieuse, parce que dominante. Le fait même de se prétendre exempt d'idéologie était idéologique.

À la différence de Darwin, Wilson n'a

25. Magistères indépendants (Non Overlapping Magisteria). S. J. Gould, Et Dieu dit : « Que Darwin soit ! », Seuil, 2000.

26. Pour plus de détails, lire J. Dubessy et G. Lecointre (dir.), Intrusions spiritualistes et impostures intellectuelles en science, Syllepse,

pris aucune précaution en délimitant le champ de sa théorie. Cependant, inclure l'humain dans la synthèse sociobiologique n'avait pas pour but, à mon avis, de crédibiliser une quelconque idéologie d'extrême droite, mais venait d'un désir trop ambitieux d'unification, couplé à un regard naturaliste sans conscience politique, en toute bonne foi bien pensante... c'était le crime parfait.

Également composé de scientifiques, le groupe de réflexion Science for the People, jouait au contraire explicitement et consciemment sur le terrain idéologique : son but était de réfléchir aux liens entre biologie et socialisme et de contrer toute dérive. Ils s'attaquèrent à la sociobiologie, au racisme, au QI, au sexisme, au darwinisme social, etc.

La conscience idéologique des scientifiques n'est cependant pas la panacée. Souvenons-nous de Lyssenko, Francis Galton ou Jean Rostand. Mais la « neutralité » est certainement coupable car elle ôte au scientifique la possibilité de défendre sa théorie contre les utilisations abusives, tout en le désresponsabilisant de manière honteuse.

Le piège du finalisme

Une autre cause possible de la confusion entre théorie et idéologie est le finalisme. La finalité est un caractère propre aux actes humains intentionnels, précédés par une représentation mentale, le projet. Mais on a souvent prêté une finalité aux organes animaux ou végétaux qui, par leur efficacité fonctionnelle et leur complexité, rappellent les objets fabriqués. Certes ils possèdent une fonction réelle, incontestable, mais c'est l'origine de la corrélation entre fonction et organe qui pose problème. En biologie, la finalité est l'hypothèse selon laquelle tous les organismes animaux ou végétaux ont



été créés et ont évolué en vue d'une fin déterminée. Plus généralement, le finalisme explique les phénomènes et le système de l'univers par un but. Or, selon moi, pour les animaux et les plantes, la biologie devrait se borner à constater que tel organe ou tel comportement aboutit à un résultat favorable à la survie ou à la reproduction. Seul un métaphysicien devrait parler d'une « intention » issue de l'inconscient individuel, de la nature ou de Dieu. Gould insiste bien sur cette séparation hermétique et respectueuse entre science et religion ; le « pourquoi » de ces deux NOMA²⁵ est différent, la manière d'y répondre aussi.²⁶

Mais si introduire la finalité dans le monde animal et végétal est un glissement qui va de soi pour un croyant, chez les autres, il est toujours présent à l'état latent. C'est que, dans la vie courante, les actions ont souvent un but précis : nous cherchons un travail pour gagner de l'argent et trouver une place dans la société, nous cultivons pour manger, nous construisons des voitures pour nous déplacer, etc. La main nous sert à manipuler des objets ? Nous affirmons donc que nous avons des mains pour prendre et des yeux pour voir. Poussons la logique : à quoi sert un arbre ? « À produire de l'oxygène », diront certains, « à rendre la ville agréable », dira l'urbaniste. Et les four-

mis, à quoi servent-elles ?²⁷ Et nous, ne passons-nous pas notre vie à chercher un but ?

Ce glissement finaliste est bien visible dans nos quatre exemples. Dans l'idéal communiste de Lyssenko, certains individus se sacrifient pour le bien de leur propre espèce. Il en serait donc de même pour les plantes... Et une espèce pourrait se transformer en une autre pour répondre aux exigences du milieu. Le darwinisme social et l'eugénisme sont quant à eux plombés par l'idée que l'évolution a un seul sens et un but : le surhomme. Dans le cas de la sociobiologie, ce sont surtout les expressions « égoïsme génétique » et « altruisme génétique » qui ont conduit à personnifier les gènes. La théorie explique qu'aider un individu apparenté permet de transmettre une partie des gènes de l'altruiste, ce qui est un avantage sélectif, mais le raisonnement humain traduit vite : la fourmi aide sa sœur parce que c'est avantageux génétiquement.

Le danger politique

Dans nos quatre exemples, les dangers sont proportionnels à la taille des enjeux. En effet, mise à part la vision finaliste qui conforte l'idée de Dieu, il est toujours question des liens entre les « lois de la nature » et la société humaine.

Plus précisément, dans cette « nature biologique des êtres », c'est surtout la notion ancienne d'hérédité que nous retrouvons : le « fatalisme héréditaire », qui touche à la fois la structure sociale humaine et l'identité des peuples et des individus ; la structure sociale, qui peut servir à maintenir les privilèges des

27. Question extrêmement récurrente dans les discussions avec mes contemporains humains, immédiatement suivie de « À quoi ça sert d'étudier les fourmis ? »

dominants (classes, sexe, race), c'est-à-dire à justifier le pouvoir (du parti soviétique, de la bourgeoisie, etc.); l'identité, qui justifie l'appartenance à un groupe (reconnaissance sociale) et le rejet de l'autre (guerres, racisme, etc.). Ces enjeux ne sont pas nouveaux :

« L'idée qu'il existe une "nature essentielle" des peuples de telle ou telle "race", remarque Michel Veuille, ne doit rien à telle ou telle science. Le racisme "scientifique" se réclame a u j o u r d ' h u i du darwinisme parce que cette théorie jouit à notre époque d'un prestige certain, mais des tentatives semblables existent bel et bien avant Darwin. »

L'argument d'autorité

On peut s'imposer soit par la force, c'est le cas de l'eugénisme nazi, soit par la persuasion, c'est le cas du darwinisme social et de la sociobiologie étiquetés comme scientifiques, ou encore combiner les deux comme Lyssenko. La persuasion est évidemment plus insidieuse. C'est parce que la science bénéficie à l'heure actuelle d'un grand prestige et que le grand public est conscient de l'efficacité de la démarche scientifique, que les idéologies des sociétés occidentales se réfèrent aux sciences. Même si, dans les « sciences sociales », par exemple, certains recherchent l'objectivité par la méthode scientifique, d'autres peuvent abuser de cette étiquette pour tenter d'organiser la société à leur manière. Ainsi l'économie, forte de ses « lois » prétendument « scientifiques » (loi du marché, loi de l'offre et de la demande, etc.) fait passer celles-ci pour naturelles et impose son point de vue.²⁸

Les idéologies politiques peuvent utiliser les théories scientifiques afin d'acquiescer de la crédibilité. À travers quatre exemples empruntés à la biologie (l'affaire Lyssenko, l'eugénisme, le darwinisme social et la sociobiologie), nous discutons des causes possibles de cette confusion (fantasme unificateur, détournement des mots, prétendue neutralité des scientifiques et finalisme), des risques et des enjeux politiques ou religieux qu'impliquerait la découverte de « lois de la nature » et à fortiori de « lois de la nature humaine ».

Pourtant, si la science a une « autorité de compétence », celle-ci ne doit en aucun cas servir à justifier une domination. Pour éviter cette prise de pouvoir ou pour la déstructurer, il est nécessaire à la fois de rendre les sciences agréables et accessibles (en avoir moins peur et se réapproprié leur autorité), et de rendre les scientifiques conscients de leur contexte politique et social par une formation universitaire moins cloisonnée, de façon à éviter la naïveté des chercheurs. Certes, il y a dans ce dernier choix un risque de voir les passions politiques perturber l'institution, mais je persiste à croire que l'objectivité de la démarche scientifique est plus favorisée par la prise de conscience du contexte dans laquelle elle est née que par l'ignorance, volontaire ou non, de ce contexte idéologique.

Liberté

En biologie, les risques sont nombreux : détournement du sens des mots, fantasme unificateur, prétention à la neutralité et finalisme, amplifiés par les enjeux politiques ou religieux que constituerait la découverte de « lois de la nature » et à fortiori de « lois de la nature humaine ». Mais imaginons un instant que ces lois existent réellement. En quoi cela pourrait-il changer mon comportement ? En quoi le caractère « naturel » est-il légitime ? Nous retrouvons une notion qui jusqu'ici nous a inspirés en filigrane : celle de liberté.

Confrontée au finalisme, elle s'est méfiée du destin scellé de l'humanité. Confrontée aux lois de la nature, elle a vu arriver à grands pas le pouvoir et les dominations. Confrontée à l'argument d'autorité, elle a préféré donner une place à l'éducation.

Pablo Servigne

Merci à Denis Michez pour la critique attentive et constructive du texte.

²⁸. À ce sujet, lire le très bon Antimanuel d'économie, de Bernard